CAHIERS GEORGES PEREC

Colloque de Cerisy

juillet 1984

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

PEREC ET LA JUDÉITÉ

par Marcel Bénabou

Préambule

On se souvient sans doute de la page qui sert d'ouverture à l'*Histoire du lipogramme*. Elle commence avec une évocation du *Zohar* et de Rabbi Siméon, puis de la *Cabbale* et des trois principales directions de l'exégèse des cabbalistes : Gematria, Notarikon, Temourah. Et ce majestueux exercice d'érudition, emprunté à Gershom Scholem, s'achève sur une pirouette : « un écho considérablement affadi de ces préoccupations vertigineuses me semble résonner encore à propos du lipogramme… » Je me permettrai de prendre cette démarche pour modèle, et puisque Perec a jugé nécessaire de faire un détour par la Cabbale et le Zohar pour aboutir au lipogramme, je me sens autorisé à faire un détour par Origène et l'exégèse biblique pour aborder Perec.

Origène donc – le maître de la théologie chrétienne au début du siècle – rapporte dans ses *Commentaires aux*

psaumes de David une intéressante parabole, empruntée à un « savant hébraïque » :

> « Les Écritures saintes, aurait dit ce savant, ressemblent à une grande maison avec beaucoup de pièces ; devant chaque pièce se trouve une clé, mais ce n'est pas la bonne ; les clés de toutes les pièces ont été échangées, et il faut trouver pour chaque pièce la clé qui l'ouvrira. »

On peut s'autoriser à rêver un instant sur cette vénérable parabole juive, et tenter d'en trouver le « mode d'emploi » : cette maison aux pièces multiples qui sert à désigner l'Écriture (comme si l'Écriture n'était que le produit visible d'une architecture reposant sur la juxtaposition ordonnée d'un certain nombre de « pièces ») ; ces clés mystérieusement échangées (par quel malin génie ?) ; enfin toute cette métaphore immobilière nous rappelle quelque chose ; et ce jeu avec des « pièces » et des « clés » ressemble étrangement à d'autres jeux auxquels Perec nous a habitués. De plus, à propos de clé, on ne peut manquer d'évoquer l'un « des plus anciens souvenirs » racontés dans *W* et « dont l'énoncé le plus simple serait : mon père rentre de son travail, il me donne une clé ». L'on pourrait dire en somme, pour paraphraser notre texte de départ, « qu'un écho à peine affadi des préoccupations vertigineuses » d'Origène et de ses prédécesseurs juifs en matière d'exégèse semble bien résonner encore au cœur même de l'écriture de Perec. Et nous serions ainsi dans le vif de notre sujet. Il ne nous resterait plus qu'à chercher d'autres paraboles juives susceptibles d'être envisagées comme des « plagiats par anticipation » d'œuvres de Georges Perec. Mais que l'on se rassure, ce n'est pas dans cette direction-là que pour l'instant je me propose

d'aller. Je me contenterai de prendre la parabole rabbinique dans son sens le plus obvie, pour l'appliquer telle quelle à l'écriture de Perec, qui semble, comme l'Écriture sainte, poser un problème de clés. La diversité des lectures et des exégèses proposées en est la preuve.

En fait de clés, on a eu droit depuis vingt ans à tout un trousseau : la clé sociologique (la plus ancienne, qui s'était un peu rouillée depuis *les Choses*, mais qui a pu reprendre du service à l'occasion de telle ou telle publication plus récente) ; la clé autobiographique, la clé oulipienne, la clé juive, la clé métatextuelle. Tout un cliquetis donc de clés hétéroclites propres à rebuter l'aspirant exégète…

Loin de moi l'idée pourtant de refuser en bloc ces interprétations : elles sont d'autant moins récusables qu'elles correspondent le plus souvent à des indications de Perec lui-même, qui ne déteste pas suggérer à son lecteur un protocole de lecture, un mode d'emploi. Qu'on se souvienne de la phrase qui sert d'exergue au Préambule de *la Vie mode d'emploi* : « L'œil suit les chemins qui lui ont été ménagés dans l'œuvre. » Cette formule de Klee est évidemment une *formule-clé*, que Perec semble avoir appliquée à chacun de ses livres : car pour chacun de ses livres il a, par le biais d'un sous-titre, d'un prière d'insérer, d'un avant-propos, d'un préambule ou d'une postface, pris la peine de « ménager un chemin », pour l'œil de son lecteur.

Si je reste pourtant réservé sur le rôle dévolu à toutes ces clés, c'est qu'elles me paraissent soulever autant de difficultés qu'elles proposent de solutions. Et la principale de ces difficultés tient en fait aux deux constatations suivantes :

– d'une part, chaque « inventeur » de clé se presse d'ériger la sienne en passe-partout, quitte à forcer un peu certaines serrures qui ont le mauvais goût de résister ;
– d'autre part, les informations que chacun croit trouver dans telle ou telle suggestion perecquienne sont d'un usage délicat : car Perec ne dit que ce qu'il a envie de dire dans le cadre d'un projet d'écriture dont la complexité et les ramifications commencent seulement à apparaître. Rien n'oblige donc à le croire toujours sur parole. La direction qu'il indique à notre œil, dans tel ou tel cas, peut tout aussi bien n'être qu'un leurre, un moyen de détourner le regard ; et il faut toujours beaucoup de prudence avec cet expert en trompe-l'œil, ce spécialiste de la « double couverture ».

On aura donc compris à quoi vise ce trop long préambule. Principalement à éviter quelques malentendus. Au moins deux.
– L'un sur l'objet même de ces pages : le thème de la judéité chez Georges Perec n'est pas un thème facile ; avoir choisi d'en parler ne signifie nullement à mes yeux que tout Perec doive se réduire à ce thème-là. La clé juive, pour importante qu'elle soit dans le déclenchement de l'écriture perecquienne ainsi que dans ce que devrait être le développement ultérieur de son œuvre, ne suffit pas à ouvrir toutes les portes.
– L'autre sur l'usage qui est fait des déclarations de Perec sur la question : les rapports de Georges Perec avec sa judaïté, qui sont passés, on va le voir, par des phases alternées d'opacité et de transparence, sont si complexes que, quelle que soit sa bonne foi (ou ce que Harry Mathews a appelé « l'intensité et la candeur rare qui émanent de ses écrits ») ce qu'il en dit lui-même

n'est pas nécessairement le dernier mot sur la question : on pourra par exemple constater que certaines des traces ou des affleurements les plus évidents d'un substrat juif chez lui ne sont pas toujours là où il les aurait lui-même localisés.

Un mot encore sur la terminologie ici employée : j'entends par judéité le fait d'être juif (judéité objective) ou la manière de l'être (judéité subjective) ; j'entends par judaïsme non seulement la religion, mais aussi l'ensemble des valeurs et de la culture juives.

Ces précautions prises – et l'on voit qu'elles ne sont pas de pure forme – on peut aborder plus directement le problème.

I Perec et le judaïsme : un constat de carence

On pourrait commencer par une tentative d'inventaire des allusions – directes ou indirectes – aux juifs ou au judaïsme figurant dans l'œuvre de Georges Perec. Voici l'essentiel de ce que l'on pourrait repérer :

– quelques « porteurs d'invisibles étoiles » dans *Un homme qui dort* ;

– un « Juif munichois fuyant l'Anschluss » dans *la Disparition* ;

– la référence au Zohar et à la Cabbale dans *Histoire du lipogramme* ;

– divers rêves où la judéité apparaît en liaison avec des problèmes de police : arrestation, dénonciation, camp dans *la Boutique obscure* ;

– les pages désormais fameuses sur l'enfance et la famille dans la partie autobiographique de *W* ;

– le long développement sur le rapport particulier à Ellis Island comme lieu de l'exil, et les entretiens avec divers immigrants d'origine juive dans les *Récits d'Ellis Island* ;
– la référence au Golem, qui figure aussi dans *Ellis Island* ;
– enfin, dans le microcosme grouillant de *la Vie mode d'emploi*, deux personnages sont désignés explicitement comme juifs : l'ethnologue Marcel Appeuzzel, et Cinoc, qui exerce la profession de « tueur de mots ».

À cela il faut bien entendu ajouter les réponses à quelques interviews, surtout celles de Jean-Marie Le Sidaner dans *L'Arc*, et Ewa Pawlikowska dans *Littératures*.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que, hormis les cas particuliers des confessions que sont certains passages de *W* et d'*Ellis Island*, dans la fiction perecquienne proprement dite, la référence juive, le thème juif ne prolifèrent pas, et l'on ne se sent guère encouragé, après un si maigre bilan, à mettre ce thème au centre de l'œuvre. Pour un auteur dont l'un des procédés favoris est l'accumulation voire la saturation, il y a là un souci de la litote qui mérite d'être relevé. On se souviendra qu'une remarque du même ordre avait été faite à propos de Kafka, qui sur ce point avait poussé plus loin encore la discrétion, puisque le mot juif n'apparaît nulle part dans ses œuvres !

On doit bien sûr s'interroger sur cette absence qui semble relever de la gageure. Chez Kafka, la discrétion sur le judaïsme coexiste avec une profonde connaissance de la culture juive et une extraordinaire ouverture aux divers courants qui animent le monde juif de son temps : le *Journal* en apporte quasi quotidiennement la preuve. Chez Perec au contraire, elle ne peut apparaître, de prime abord et avant toute analyse, que comme le prolongement naturel d'une certaine ignorance, un défaut

d'éducation juive initiale, corroboré ensuite par un solide fond d'indifférence et d'incuriosité : Perec ne sait presque rien du judaïsme, ni comme religion ni comme culture ; il ne connaît pas le yiddish ni l'hébreu, et hormis l'épisode de la guerre, il ne manifeste pas un intérêt particulier pour quelque période que ce soit de ce que l'on peut appeler « l'histoire juive », se contentant par exemple, lorsqu'il tente d'imaginer l'enfance de sa mère à Lubartow, d'une fantasmagorie toute littéraire, bâtie autour du souvenir de quelques lectures enfantines : la *Petite Marchande d'allumettes* d'Andersen, l'épisode de Cosette chez les Thénardier, ou les illustrations du Petit Poucet et ses frères alors que les informations sur Lubartow et sa population, à moitié composée de juifs, peuvent aisément se trouver dans la *Jewish Encyclopedy*.

Au fond, si Georges Perec ne parle pas plus fréquemment des juifs, n'évoque pas avec un peu plus de compétence le judaïsme dans son existence historique concrète, c'est sans doute qu'il n'a rien à en dire. Ce qui le retient paraît bien être un mouvement naturel de recul, d'hésitation, face à un domaine avec lequel il n'entretient plus aucune familiarité. Nous sommes évidemment, avec lui, aux antipodes de toute une « littérature juive » de l'après-guerre, de tous ces écrivains, américains ou français, chez qui l'expérience juive – sous les formes les plus diverses – est constamment et massivement présente, jusqu'à constituer parfois le thème unique de toute une œuvre, de toute une vie. Un Élie Wiesel, par exemple, a bâti sa vie et son œuvre autour de sa fonction de témoin de l'Holocauste. […]